



CLASSIQUES
GARNIER

GRANGER (Charline), « Avant-propos », *L'Ennui du spectateur. Thermique du théâtre (1716-1788)*, p. 11-14

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-11918-0.p.0011](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-11918-0.p.0011)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2021. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

AVANT-PROPOS

Adieu, mon cher gros chat ; vivons
tant que nous pourrons : mais la vie n'est
que de l'ennui, ou de la crème fouettée.
VOLTAIRE

Quoiqu'elle ait été d'un réconfort substantiel pour son auteure, il sera peu question de crème fouettée dans ce livre. De chat, davantage, et d'ennui, beaucoup.

Le sentiment diffus de tristesse que causent à Voltaire en 1764 une cécité croissante et l'éloignement de madame de Champbonin est mis par lui sur le compte d'un ennui auquel se mêle seulement une allégresse passagère, dont la légèreté est une inconsistance¹. Cette allégresse fugitive, inessentielle, pourrait bien être la seule joie promise aux spectateurs, du XVIII^e siècle comme d'aujourd'hui. Car du théâtre, ils attendent certes une joie, qu'ils le savent, au moins théoriquement, capable de donner. Ils voudraient pouvoir jouir, ensemble, d'un plaisir partagé avec les comédiens et les autres spectateurs. S'ils cessaient d'espérer ce plaisir, ils cesseraient aussi d'aller voir des spectacles. Mais « les plaisirs vifs n'ont que des instans² », dirait Fontenelle. Ils n'ont pas la solide consistance du bonheur. Leur mérite est de « nous tirer » un temps de « cet assoupissement où nous languissons³ », mais ils se font longtemps attendre et partent aussi vite qu'ils étaient arrivés. Cela aussi, les spectateurs le

1 « On appelle figurément Crème fouettée, Un discours où il n'y a que de belles paroles, & point de substance, ni rien de solide. On dit aussi d'Un homme qui a quelque chose d'agréable dans l'esprit, mais nulle solidité, que Ce n'est que crème fouettée » (*Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, Vve B. Brunet, 1762 (4^e éd.), t. 1, CRÈME, p. 439).

2 Bernard de Fontenelle, *Du bonheur*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Fayard, 1989, t. 3, p. 214.

3 *Encyclopédie*, BONHEUR (MORALE), vol. II [1752], p. 322a. Cet article, rédigé par Jean Pestré, est très largement inspiré par l'opuscule *Du bonheur* de Fontenelle, publié pour la première fois en 1714.

savent. La mousse légère que fait surgir la main experte, en battant harmonieusement un peu de crème, de sucre et de fleur d'oranger⁴, pourrait être une image de cette petite satisfaction à laquelle ils aspirent : il n'y a pas d'ennui sans espoir de crème fouettée. Mais il n'y a peut-être pas non plus de crème fouettée sans expérience de l'ennui.

L'ennui, écrit Jean-Loup Rivière, est un vaste sujet : « si vaste qu'il faudrait faire une taxinomie de ses formes, une sociologie de ses manifestations, une psychologie de sa genèse⁵ ». C'est, au fond, à quoi nous nous sommes appliquée ici. Mais l'étendue des expériences recouvertes par ce terme risque d'en faire l'évanescence. Il désigne d'abord et avant tout une négativité, sur laquelle il n'est pas aisé de tenir un propos, c'est-à-dire un discours positif. Sa singularité, parmi les effets de l'écriture dramatique ou de la représentation théâtrale, est de ne pas être programmé par les pièces : aucun auteur, au XVIII^e siècle, ne souhaite que le public trouve sa pièce ennuyeuse. L'ennui suppose une absence de réussite. Il implique une anomalie. Sa consistance réside dans le manque ou dans l'écart. On ne peut l'étudier sans renverser le point de vue habituel sur la réception, pour la considérer d'après ce qu'elle ne devrait pas être. Mais c'est là qu'il est permis de ne pas suivre Jean-Loup Rivière, pour qui ce vaste sujet est aussi un sujet « morne⁶ ». Car les renversements de cette espèce, qui nous poussent à regarder les choses autrement, sont tout sauf ennuyeux. D'ailleurs, le seul ennui des siècles passés auquel nous ayons accès est celui dont les textes ont gardé trace, mais ces textes ne manquent pas, et c'est en soi le signe, nous semble-t-il, que le sujet est digne d'attention.

En ouvrant ce livre, notre lecteur entre dans ce lieu particulier qu'est la salle de théâtre. Espace public mais clos, elle est particulièrement propice à l'expérience de l'ennui, comme le sont l'école, le couvent ou la prison. Mais nul enfermement ici : l'objet est trop labile. Seule l'évasion était obligatoire et notre corpus, qui va des plus grandes œuvres aux écrits réputés mineurs, s'en ressent. Traités de théoriciens, qui cherchent à analyser les mécanismes de la réception ; critiques journalistiques et

4 Voici la recette de la crème fouettée d'après l'*Encyclopédie* : il s'agit d'une « creme qu'on fait élever en mousse en la fouëttant avec de petits osiers ; on y fait quelquefois entrer un peu de sucre en poudre, de gomme adragante pulvérisée, & d'eau-de-fleur-d'orange » (*Encyclopédie*, CRÈME FOUETTÉE, vol. IV [1754], p. 453a).

5 Jean-Loup Rivière, *Le Monde en détail*, Paris, Seuil, 2015, p. 243.

6 *Ibidem*.

anecdotes dramatiques, qui offrent des comptes rendus de séances théâtrales ; écrits de dramaturges, qui expliquent ou justifient leurs choix ; textes d'acteurs ou portant sur l'acteur, qui déterminent les principes du jeu ; pièces et prologues méta-théâtraux, qui représentent par la fiction le spectateur s'ennuyant et interrogent la place qu'il occupe dans la réception : il fallait parcourir toutes ces sources pour mener à bien un travail qui se voudrait contribution à l'histoire des émotions et des sensibilités, dans la lignée d'une tradition critique inaugurée en 1969 par Guy Sagnes et dont *L'Ennui, histoire d'un état d'âme*, en 2012, disait encore toute la vivacité⁷.

Encore faut-il préciser tout de suite que notre étude ne porte pas uniquement sur l'ennui. En effet, comme l'indique son sous-titre, elle aspire à mettre en relation cet objet précis avec le vocabulaire critique du chaud et du froid : c'est même dans l'analyse des rapports asymétriques qu'entretiennent ces trois notions que réside la spécificité de la démarche engagée. Il incombera aux pages suivantes de fonder la nécessité de cette démarche, dans une ouverture en forme d'enquête lexicographique. Contentons-nous de noter pour l'instant que nous mobiliserons des cadres conceptuels assez variés, qui paraîtront peut-être excéder le périmètre le plus habituel des études théâtrales : nous nous appuyerons notamment sur un nombre important de textes scientifiques, relatifs à la médecine, à la physiologie, à la physique et à la chimie. Il se pourrait que cela semble engager la cohérence générale du propos et c'est pourquoi nous sollicitons la patience du lecteur. Mais si vacillante que cette cohérence soit apparemment dans telle ou telle page, elle n'en est pas moins indubitable à nos yeux et constitue par conséquent le critère essentiel sur lequel nous réclamons d'être jugée, au bout du chemin.

Quelques mots, pour finir, sur l'organisation du propos et ses limites temporelles. Il n'aura pas échappé au lecteur que l'empan circonscrit par le titre, 1716-1788, a quelque chose de malicieux. À un an près, en amont

7 Voici les principales études portant sur l'ennui : Guy Sagnes, *L'Ennui dans la littérature française de Flaubert à Laforgue, 1848-1884*, Paris, A. Colin, 1969 ; Frantz Antoine Leconte, *La tradition de l'ennui splénétique en France de Christine de Pisan à Baudelaire*, New York / Washington / Paris, P. Lang, 1995 ; Patricia Meyer Spacks, *Boredom : the literary history of a state of mind*, Chicago/Londres, The University of Chicago press, 1995 ; Norbert Jonard, *L'ennui dans la littérature européenne : des origines à l'aube du xx^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 1998 ; Pascale Goetschel, Christophe Granger, Nathalie Richard et alii (dir.), *L'Ennui, histoire d'un état d'âme (xix^e-xx^e siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2012.

comme en aval, il correspond à un découpage politique bien connu des historiens : de la Régence à la Révolution, il eût été tentant de repousser un peu les bornes. Mais comme il ne s'agissait pas de faire croire que cette périodisation fût transposable telle quelle à l'histoire du théâtre et en particulier à notre sujet, nous avons choisi plus modestement d'indiquer les termes extrêmes de notre étude : c'est bien en 1716 que Fuzelier crée son *Temple de l'ennui* et en 1788 que nous recueillons les derniers échos d'un brouhaha grandissant dans les salles. Tant pis pour les grandes dates. Nous aurions d'ailleurs pu remonter à la dernière décennie du XVIII^e siècle, où se cristallisent des questionnements métaphysiques et dramaturgiques essentiels, relatifs aux passions soulevées chez le spectateur par les divertissements. Nous aurions même pu aller jusqu'au milieu du XIX^e siècle, pour sentir les effets de la thermodynamique sur le théâtre. Mais la patience du lecteur devait-elle être ainsi sollicitée ? Quelques rares excursions en deçà du *terminus a quo* nous ont paru suffire.

On notera aussi que notre progression n'est pas absolument linéaire. La position du problème que constitue notre ouverture prend en considération l'ensemble de la période. Le développement proprement dit se compose de trois parties qui se superposent partiellement, d'un point de vue chronologique, et qui ne s'interdisent aucun aller-retour : nous commençons ainsi avec les *Réflexions critiques* de l'abbé Dubos, publiées en 1719, et ne pénétrons que par la suite dans *Le Temple de l'ennui*. L'ensemble avance cependant par glissements temporels successifs, de manière à dessiner un parcours cohérent : du moins l'espérons-nous. Les circonstances houleuses dans lesquelles se déroulent les représentations, entre 1786 et 1788, sont la conséquence empirique et paradoxale de la valeur que Dubos avait accordée à l'ennui sur un plan théorique.

Élevé par ce philosophe au rang de jugement autorisé, l'ennui est devenu un problème esthétique, social et politique majeur pour les auteurs, théoriciens et critiques qui ont essayé, tout au long du siècle, de le rationaliser. Un problème à entendre dans son sens le plus fort, quand il leur apparaît *in extremis* que cette rationalisation est un échec.

Cet ouvrage est issu d'une thèse de doctorat, préparée sous la direction de Christian Biet à l'université Paris Nanterre et soutenue le 30 juin 2020. Je remercie mes collègues et amis, mes proches, mes parents. À présent que ce livre est fini, je m'en rends compte : je ne l'aurais pas écrit sans l'affection que je leur porte.